



Il y a une difficulté intrinsèque à saisir l'identité, sur les plans les plus divers - logique et métaphysique, psychologique, anthropologique - et l'explication de l'identité consiste à mettre en évidence un certain nombre de paradoxes. Ainsi que l'a écrit John Austin (*Truth*, 1961), « même », « réel » ou « entité » sont des mots dont l'usage négatif est mieux repérable que leur emploi directement assertif. Ils fournissent les soubassements de la sémantique de la langue - de la compréhension du monde, de soi et de l'autre - ; mais leur propre signification reste obscure.

Fernando GIL, in *Encyclopædia Universalis*, s.v. « identité »

Non ! Je ne dirai pas que j'adore ça, mais les séances de repassage sont loin de m'importuner. Les séances de wassingue (prononcer *ouassingue*) non plus. Quand on repasse ou quand on passe la wassingue, on a le loisir de réfléchir, de vagabonder en pensée là où le stress activiste nous empêchait de nous aventurer. Éric a commandé un papier pour l'été et nous sommes déjà rendus au 12 juillet ! Je ne suis toujours pas en congé estival, mais c'est dimanche. Je repasse donc, avec en tête le thème de l'identité numérique proposé par Éric. Repasser avec cette chaleur, ce n'est pas l'idéal. Ils (la météo) avaient annoncé de la pluie pour aujourd'hui. Ils en auront été pour leur frais : pas une goutte pour l'herbe de mon jardinet ! Peut-être avaient-ils supputé la pluie par respect pour l'image qu'ils se font de ce que peut être le Nooord ;-).

Quand je regarde le mot **IDENTITE**, j'en détache immédiatement, comme par instinct, les deux premières lettres. Synecdoque littérale : **ID** signifie IDENTITE. Depuis le temps qu'on voit ces deux lettres accolées quand une application nous demande de nous identifier, c'est-à-dire de nous « faire identique ». *Id.* pas comme nom de domaine de premier niveau pour l'Indonésie, mais bien comme *idem*, identique, toujours le même, etc. En fait, l'identité est ici en même temps la condition de possibilité et le résultat de l'identification : c'est bien moi, toujours le même ; et du coup je suis reconnu, identifié. Ça ne fait pas un pli !

Reste que l'**IDentifiant** ne suffit pas : pour être authentifié, reconnu comme authentique, il doit être couplé à un mot de passe, un *password*. Il ne suffit pas d'être soi-même, il faut encore le prouver par un secret, par une donnée connue de soi seul. Mais ce couple *id+pw* donne-t-il vraiment mon identité ? Il me « représente », certes. Par lui je suis reconnu dans mes droits d'accéder à tel ou tel niveau d'information, dans mes droits de manipuler telle ou telle application. Pour autant, cette identification est moins liée à moi qu'à la relation que j'entretiens avec le système d'information ou avec l'application. Je peux très bien, sans courir aucun risque juridique ou psychologique, fabriquer autant de couples *id+pw* que je veux, un par système d'information ou un par application. Moi, toujours le même, je peux me faire représenter par une multitude d'**IDentifiants**, comme un acteur de théâtre est représenté par tous ses rôles, par tous ses personnages. Comme disait le bel Arthur, « Je est un autre ». Gare au dédoublement de la personnalité ! Gare à la schizophrénie !

Ceci dit, moi qui suis multiple (père de famille, documentaliste, musicien, formateur, droit-de-l'hommiste, etc.), je pourrais très bien n'être jamais représenté que par un seul et unique identifiant. Unicité trompeuse, voire fallacieuse. *Quid* du soi multiple, du soi complexe ? Sans parler de *L'homme pluriel* de Bernard Lahire¹.

1 Bernard Lahire, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, coll. « Essais & Recherches », 1998

Bref, de quelque côté qu'on tourne la chose, l'identité numérique que pointe l'ID n'a rien à voir avec l'identité historique, sociale et psychologique de l'individu. Nous sommes sur des territoires qui n'entretiennent visiblement aucun lien nécessaire. Dont acte.

A côté de l'IDentifiant, il y a l'IDentificateur - ce qui nous renvoie inévitablement à la pratique documentaire de l'indexation avec thésaurus. On sait qu'un thésaurus est une « liste organisée de termes normalisés (descripteurs et non-descripteurs) servant à l'indexation des documents et des questions dans un système documentaire. »². Sauf que cette définition oublie un détail qui a son importance : à côté des descripteurs³, il y a, dans un thésaurus, les identificateurs⁴. La différence majeure entre un descripteur et un identificateur tourne autour de la notion d'exemplarité. L'identificateur pointe une réalité qui ne connaît qu'un seul exemplaire, quand le descripteur vise, lui, une réalité qui en connaît plusieurs, voire une infinité. Pourtant, au moment de créer son ID, l'internaute se décrit bel et bien : nom/prénom certes comme l'IDentifiant, mais aussi âge, sexe, lieu de domicile, centres d'intérêt, goûts culturels, etc. - toutes choses correspondant à des paramètres à partir desquels des catégories pourront être élaborées. L'internaute se classe, se glisse dans une classification, devient l'un des enregistrements d'une gigantesque base de données, avec l'IDentifiant comme clé primaire, le reste comme catégorisation. Mais pourquoi donc classer, se classer ainsi ? Certes, classer permet de mettre le réel à portée du langage, de le construire comme fait de langage. Classer permet de comprendre. Classer sert aussi à trier, à honorer, mais encore à éliminer, à « déclasser », à anéantir⁵ ! On connaît l'évaluation institutionnelle, activité anonymisée, à des fins de notations péremptoires et de classement opératoire. La méritocratie, qui postule la légitimité foncière du classement, a son double : la ségrégation négative, celle qui exclut, celle qui tue...

Quand on repasse, on se laisse emporter par de ces idées ! Peut-être devrais-je moins repasser ! À moins que je n'ai mis trop de vapeur !

Revenons à notre ID : l'IDentification est une auto-classification, une catégorisation volontaire : passant de mon IDentificateur à mes descripteurs, complétant le premier par les seconds, je construis un profil, mon profil.

On sait quels usages peuvent en faire l'activisme mercatique et le renseignement policier. Le premier va s'intéresser non pas à moi, non pas à mon IDentifiant, mais à tout le reste, à tout ce qui m'insère dans une catégorie, dans un jeu de catégories ; et c'est cette insertion qui décidera de la mobilisation de mon IDentifiant, qui décidera de re-

2 [Vocabulaire de la documentation](#), s.v. [Thésaurus](#), sur le [site de l'ADBS](#).

3 Un descripteur, [selon le Vocabulaire de la documentation](#), est un *terme retenu dans un thésaurus pour représenter sans ambiguïté une notion contenue dans un document ou dans une demande de recherche documentaire*.

4 Un identificateur, toujours [selon le Vocabulaire de la documentation](#), est un *nom propre ou assimilé représentant une entité et utilisé comme un descripteur*.

Le thésaurus du Centre de documentation de l'armement (Cedocar) ne se désignait-il pas lui-même comme « lexique des mots-clés, descripteurs et identificateurs... à utiliser pour la recherche documentaire » ? Cf. Jean Klopp & Suzanne Lievin, « Une source d'information avancée pluridisciplinaire : le CEDOCAR », *Documentaliste - Sciences de l'information*, 1975, vol.12, n° 4, p.142 sqq.

5 Cf. Barbara Cassin & Philippe Büttgen, « J'en ai 22 sur 30 au vert » Six thèses sur l'évaluation, *Cités*, 2009, 37, p.27 sqq. On lira avec grand intérêt l'ensemble de cette livraison intitulée « L'idéologie de l'évaluation. La grande imposture ».

monter à la clé primaire, mais juste pour m'atteindre, pour « m'informer », pour me pendre dans les filets de la mercatique. Le second va s'intéresser aux catégories pour autant qu'elles renseignent sur ce que je suis, ce que je fais, ce que je risque de faire, etc. : c'est bien à moi qu'il s'intéresse, à mon épaisseur telle que les catégories la décrivent et telle que la dessine l'analyse des catégories. Le premier me profile pour m'insérer dans une masse (cible commerciale, clientèle) ; le second me profile pour me connaître comme individu unique.

Encore en sommes-nous restés à ce que déclare l'internaute. Encore n'avons-nous pas évoqué les traces qu'il laisse derrière lui malgré lui. L'anonymat semble impossible, impensable dans le monde numérique. Au mieux pouvons-nous brouiller les pistes. Mais les pistes sont encore et toujours là, successions des traces⁶...

Ceci dit, mon identité **numérique**⁷ est d'abord ce que je donne à voir de moi (volontairement ou pas ; consciemment ou pas) en langage binaire, langage sans métaphore. Or l'être humain n'est pas binaire, il est une métaphore vivante, une richesse sémantique qui toujours se déplace : comme aurait pu dire le très regretté Paul Ricœur (peut-être l'a-t-il d'ailleurs dit ?), la vérité de l'homme est métaphorique. L'identité numérique résulte d'un encodage fatalement réducteur et de courte vue. Le numérique peut essayer de saisir mon épaisseur, en jouant des catégories où je m'insère. Il aura bien de la peine à atteindre la profondeur de ce que je suis, les plis et les replis de ma conscience évolutive sédimentée, l'amalgame des non-dits de mes pensées et du non-pensé de mes dires, la sinuosité des transports de sens et la vérité de mes mensonges. Humainement parlant, le langage binaire est un langage impossible. Quand je dis « humainement », je veux dire l'humanité de l'homme, *sive* la poésie, la création de langage. L'homme demande toujours l'interprétation ; l'humanité de l'homme l'exige.

En fait, tout fonctionne comme si l'homme était double.

- L'*homo œconomicus* compte pour s'enrichir, monétisant tout ce qu'il touche, ce qui n'est pas sans me rappeler cette histoire de la mythologie grecque telle qu'Ovide l'a transmise⁸, l'histoire de Midas, roi de Phrygie, qui voulait que tout ce qu'il touchât devînt de l'or, jusqu'à ce qu'il comprenne que cette volonté allait au contraire de la vie elle-même. Ici, de ce côté de l'homme, la valeur est marchande. De ce côté de l'humanité, l'homme peut monétiser l'homme, en faire une chose qui rapporte du profit, un objet⁹, un esclave¹⁰.
- L'*homo poieticus*, lui, crée du sens et de l'image, parce qu'il vit dans un monde de sens et d'images. La valeur, de ce côté-ci, pour être toute symbolique, n'en est pas moins réelle et importante. Elle est la valeur humaine de l'homme, la valeur

6 Cf. Louise Merzeau, [Du signe à la trace : l'information sur mesure](#), *Hermès* 53, 2009, p.23 sqq.

7 Bon, cher lecteur, je ne suis pas là pour faire un cours de philo, mais, tout de même, il convient de savoir que, depuis de nombreux siècles, la philosophie dénomme *identité numérique* la relation d'un individu à lui-même tout au long de sa vie ; on appelle ça également la « mêmété », on pourrait dire quelque chose comme « permanence de soi ». À ne pas confondre avec l'identité qualitative (ou « ipséité ») qui désigne l'identité au sens de la procédure d'identification et l'identité spécifique, qui désigne une sorte de communauté catégorielle (tous les individus d'une catégorie sont identiques du point de vue de cette catégorie). Bien sûr, l'identité numérique dont parle la livraison 2009 de *TIC Ch'ti*, c'est visiblement autre chose...

8 Au livre XI des *Métamorphoses*.

9 Voyez l'apparition de l'homme comme « objet-documentaire » : Olivier Ertzscheid, [L'homme, un document comme les autres](#), *Hermès* 53, 2009, p.33sqq.

10 Aristote ne faisait-il pas de l'esclave un objet, une chose, quand bien même il le disait doué de raison ?

qui permet à l'homme de s'interdire de monétiser l'homme. Une valeur non monétaire, voire anti-monétaire - quand bien même le monde libéral où nous sommes contraints de vivre tente régulièrement de la monétiser (idée du marché de l'art, par exemple).

Le numérique semble creuser cette schizophrénie native (?) de l'homme, exacerbant son instinct comptable au détriment de sa force créatrice. Janus rendu difforme par la grâce du numérique ! L'expression « économie du numérique » n'est pas à prendre à la légère, elle qui semble désigner, comme dans un triste oracle, l'assèchement de l'humain. Avant que cette expression ne fleurisse, l'idée était déjà là : le numérique modifie la façon de produire (productique), évinçant progressivement l'homme, notamment l'homme sans formation ni qualification, pour substituer au travail humain un travail dégradé par la mécanisation extrême. De ce point de vue, le numérique, c'est la dégradation du travail et la mort de l'homme...

Le fer est trop chaud. Je diminue la température.

Plus calmement, plus académiquement, j'observe que la langue française, telle que la connaît le [CNRTL](#)¹¹, distingue entre trois grands usages sémantiques du terme 'identité', reprenant le triptyque des emplois philosophiques du terme¹². Je cite :

1. *Caractère de deux ou plusieurs êtres identiques (identité qualitative, spécifique ou abstraite).*
2. *Caractère de ce qui, sous des dénominations ou des aspects divers, ne fait qu'un ou ne représente qu'une seule et même réalité (identité numérique, concrète).*
3. *Caractère de ce qui demeure identique ou égal à soi-même dans le temps (identité personnelle).*

L'Identifiant de tout à l'heure correspondrait aux usages 2 (Identificateur) et 1 (Catégorisation), alors que l'humain de l'homme se ~~logerait~~ logerait plutôt dans l'usage 3, où il conviendrait de reconnaître que, d'une part, cela peut concerner un individu mais aussi un groupe d'individus¹³, et que, d'autre part, nous dépassons là l'identité établie, constatée, parce que nous sommes au niveau d'une identité en mouvement permanent, en création perpétuelle, parce que nous en sommes à l'identité en devenir continu. C'est peut-être en cela que la numérisation est meurtrière : elle arrête le mouvement de la création de soi, elle fige l'identité. À regarder de plus près, c'est la modélisation numérique qui est ici en cause, en accusation, parce que l'humain de l'homme ne se laisse pas modéliser vivant ! Ce qui donne l'illusion d'une numérisation du vivant n'est jamais que la succession rapide et infinie des états morts de ce qui apparaît comme identique à soi, de la même façon que le film donne l'impression de la vie par la succession rapide d'images fixes du même sujet. Le numérique, c'est du cinéma !

Au centre du mot **IDENTITE**, se cache l'**ENT**, cet **Espace Numérique de Travail** où je ne peux entrer qu'après avoir exhibé mon **ID**. Quel progrès, cet ENT ! Depuis mon ordinateur de bureau, je dispose de l'ensemble de l'information institutionnelle et professionnelle

11 Le CNRTL est le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, du CNRS ([laboratoire Analyse et Traitement Informatique de la Langue Française, ATILF](#))

12 Cf. supra note 7.

13 Cf. la distinction déjà opérée par Aristote, *Métaphysique* et *Topiques*.

dont j'ai besoin au quotidien. Je peux appeler des ressources, dialoguer avec des collègues, consulter les derniers documents produits par mon Institution. Ce faisant, je suis toujours identifié, parce que j'ai exhibé mon ID ...

Espace délimité, certes, mais peut-être surtout Environnement Numérique de Travail. L'ENT est vaste, de plus en plus vaste. Au début confiné à l'intranet de l'établissement d'éducation, l'ENT est aujourd'hui ouvert : l'établissement anime son système d'information, mais le CDI a son blog, de plus en plus couramment. Je connais un établissement du secondaire dont l'URL académique renvoie vers un portail installé sur des pages web personnelles (pages perso Orange) qui donne l'information régulière stabilisée, l'actualité mouvante de l'établissement étant accessible sur un blog hébergé chez Blogspot. Ailleurs, des enseignants proposent leurs cours et documents pédagogiques, voire organisent des évaluations sur des pages personnelles, des blogs, des CMS. Mieux, des formations se déroulent en appui sur des réseaux sociaux... et Twitter n'a pas encore dévoilé tout son potentiel. Bref, nous sommes aujourd'hui loin de l'ENT fermé et confiné, n'en déplaise aux tenants d'un e-institutionnalisme d'un autre âge ! Le pli est pris !

Se posent alors évidemment une flopée de questions, notamment quant à la légalité des informations et des documents, quant à la légitimité du geste qui les (pro)pose et quant à la fiabilité de l'information. Tout repose d'abord sur l'identification de la source et sur l'analyse de sa crédibilité du point de vue de l'information. Puis vient le temps de l'évaluation, de l'évaluation à visage découvert, parfois même en cours de lecture - à comparer avec l'évaluation institutionnelle comme activité anonymisée de tout à l'heure. La non-institutionnalité comme suppression du masque bureaucratique...

Reste que cette personnalisation extrême du travail ne va pas sans poser quelques problèmes d'ordre juridique, par exemple. De ce point de vue, ce n'est sûrement pas la même chose que de déposer son cours sur son propre blog ou de le déposer sur l'intranet de l'établissement. Laissons travailler les juristes...

Du mot **IDENTITE**, ne reste plus que la fin, la chute : **ITE**. Comme *ite missa est*. Eh bien non ! La messe n'est pas dite, et pour plusieurs raisons.

1. La première des raisons est d'ordre anthropologique : nous devons lutter contre vents et marées pour promouvoir l'humanité de l'homme, trop souvent (re)mise en questions. Trop souvent, l'émergence de nouvelles technologies sacralise les outils qu'elles produisent - ce qui, dans le même mouvement, permet leur développement. Mais cette sacralisation nous fait inverser l'ordre des choses. Ce n'est pas à la technologie de maîtriser quoi que ce soit. C'est à l'activité (humaine) de s'aider de la technologie. Comme dit et redit Alain Gras depuis vingt-cinq ans¹⁴, nous devons résister à l'emprise technologique - d'autant plus lorsque, comme je l'ai pointé tout à l'heure, la technologie émiette le réel, tue le devenir et stérilise l'humain de l'homme. Résister à l'emprise technologique n'est pas refuser la technologie, mais la maintenir à sa place ancillaire, la cantonner dans son rôle utilitaire. Malgré son grand âge, le mythe de Frankenstein n'est pas obsolète, loin s'en faut...

14 Cf. *La fragilité de la puissance*, 2003.

2. La deuxième des raisons est d'ordre politique : nous devons lutter coûte que coûte pour maintenir l'espace de liberté nécessaire à l'épanouissement des hommes et des femmes. La chose est entendue : on nous rabâche depuis des lustres que la technologie est moralement neutre. Les *hibakusha* d'Hiroshima et de Nagasaki ne sauraient tenir les physiciens inventeurs de la bombe atomique pour responsables de leurs malheurs inhumains et de la mort de leurs proches. Qui devons-nous tenir pour responsable de l'assujettissement permis par la technologie ? Sûrement pas les inventeurs qui améliorent sans cesse la performance des outils de communication et d'information ! J'ai fait allusion tout à l'heure au renseignement policier, et c'est bien là que se situe la problématique morale du numérique : au niveau des États et des gouvernements, en termes de libertés publiques, collectives et individuelles. Je parle des vraies libertés, de toutes les libertés, pas seulement de la fameuse « liberté d'entreprendre » chère à notre US-monde ultra-libéral. *L'atlas du Monde Diplomatique* propose comme titre de ses pages 44-45 : « Internet, outil de liberté et d'assujettissement ». On ne saurait mieux résumer la question.
3. La troisième des raisons est d'ordre socio-économique : nous devons lutter malgré les embûches contre la marchandisation de la vie humaine. En mai 2009, Alex Türk, président de la CNIL, disait à des journalistes que « la vie privée [devenait] une valeur marchande ». Nos vies font le profit des marchands ? L'agressivité mercaticienne est odieuse¹⁵ ? Qu'attendons-nous pour opposer notre droit à la vie privée, droit à l'inaliénabilité de notre vie privée ? Les inventeurs qui améliorent sans cesse la performance des outils de communication et d'information doivent nous aider à nous protéger. Trop peu s'y emploient et le libéralisme mercantile veille au grain. La tâche est et sera toujours rude !

Voilà donc le programme de nos luttes contemporaines : lutter pour promouvoir l'humanité de l'homme, lutter pour maintenir l'espace de liberté nécessaire à l'épanouissement des hommes et des femmes, lutter contre la marchandisation de la vie humaine.

Ambitieux, non ?

Mais ça vaut la peine :
c'est pour éviter des faux plis à l'humanité

dans son entièreté et sous toutes ses coutures.

Bruno Richardot,
alias Tard-Bourrichon,
alias Brich59,
alias . . .

¹⁵ Ceci dit, rien de vraiment nouveau sous le soleil mercaticien ! Dès avant l'internet, la façon dont les chaînes de télévision et de radio vendaient leurs espaces de publicité était déjà largement odieuse, notamment en tournant systématiquement le potentiomètre du volume dans le sens des aiguilles d'une montre. On parlait à l'époque de « matraquage ». C'était d'abord un matraquage sonore. Aujourd'hui tout est plus subtil : là où le publicitaire visait presque à l'aveugle de très grandes catégories sociologiques (enfants, ménagères de 40 ans, retraités, etc.), l'internet permet un ciblage plus précis, et finalement encore plus intrusif, grâce au traçage et la catégorisation de masse. Cf. l'individualisme de masse dont parle si bien Paul Virilio dans la seconde livraison de *Ravages* (2009), présenté lors d'un [entretien](#).